

Il vous faut le nouveau catalogue de

MEUBLES

des **GALERIES BARBÈS**

Envoi Gratuit Bon ci-contre

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

Rédaction, Administration : 5, Rue Sébastien-Bottin, (7^e) - (Litré 66-42) - Publicité : 116 bis, Champs-Élysées (Élysées 49-26)

Directeur : Emmanuel BERL

BON

à découper et à faire parvenir aux
GALERIES BARBÈS, 55, b^{is} Barbès,
Paris (18^e), pour recevoir gratuite-
ment : 1^{er} l'Album général
d'Ameublement 2^e l'Album de
littérature, tapisserie, studios.
Rayer la mention inutile
388

DANS CE NUMÉRO :

Monsieur Zéro

Grande nouvelle de
Paul Morand

Une pièce inédite de
Noël Coward :

La Marquise

A propos des évasions de
pensionnats féminins

Les "Innocentes"

reportage de
Juliette Pary

Le Théâtre

par André Maurois

Le Cinéma

par Marcel Achard

Roger
Martin du Gard
termine

"LES THIBAUT"

L n'est aucun de mes camarades — morts ou vivants — dont l'adolescence ne se soit trouvée marquée par la parution et la lecture de Jean Barois. A tous les hommes de mon âge, Roger Martin du Gard rendit un des plus grands services qu'on puisse rendre à ses cadets : celui de leur bien montrer en quoi ils ressemblent à leurs aînés et en quoi ils en diffèrent.

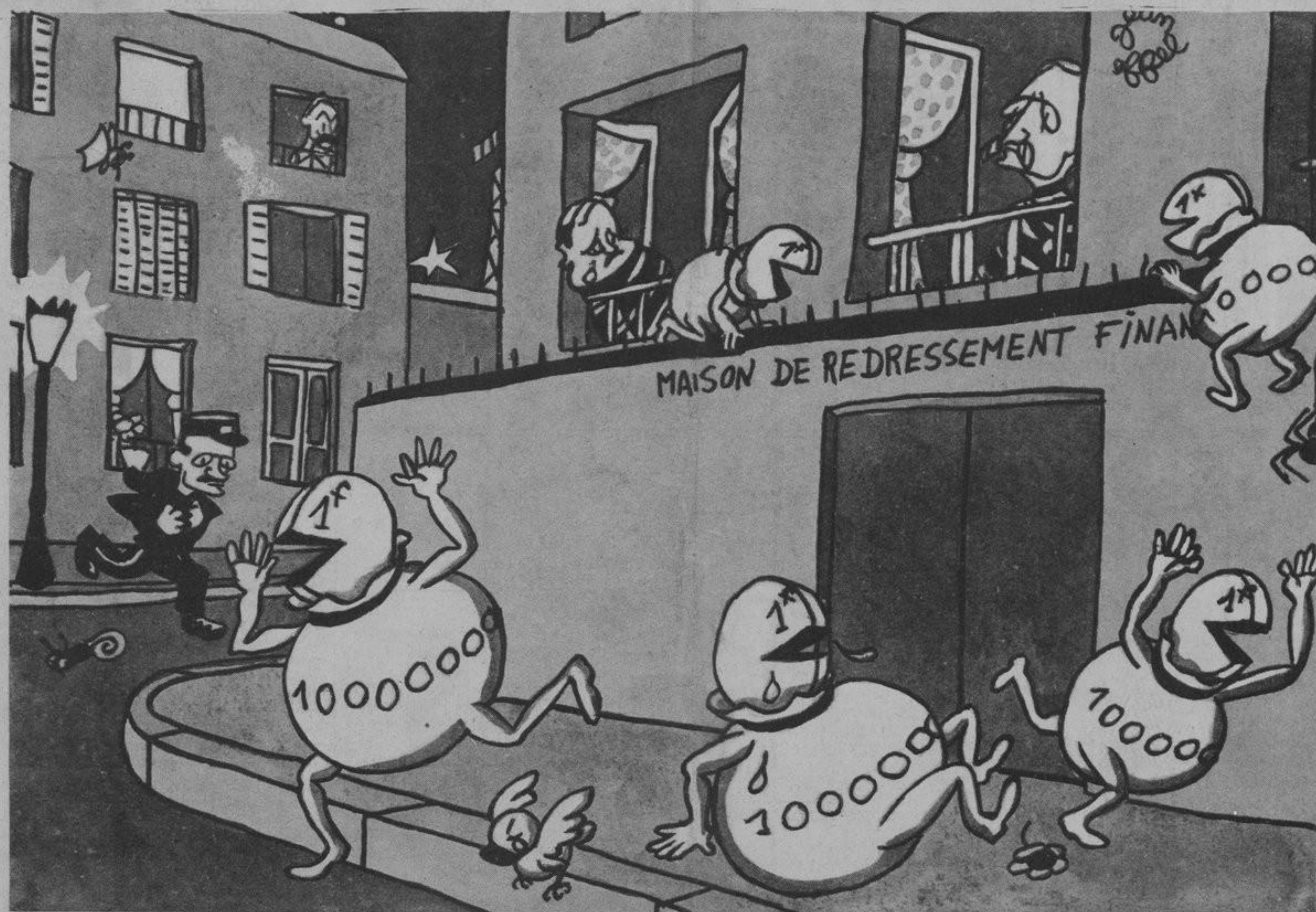
Jean Barois faisait le point. Nous comprenions mal qu'on pût attacher tant d'importance au rapport de la matière et de la pensée. Nous ne comprenions que trop bien l'impossibilité pour un intellectuel de se désintéresser d'une affaire politique dès lors qu'elle engageait tout à la fois le temporel et le spirituel — comme l'affaire Dreyfus.

Beaucoup d'entre nous, Jean Barois les rendit dreyfusards à retardement et Roger Martin du Gard ressuscita, pour quelques semaines, dans la cour de la Sorbonne, des passions qui n'avaient plus d'objet actuel et qui se trouvaient éteintes.

Après la guerre, les survivants attendaient les indications que ce grand aîné allait leur donner. Les Thibault vinrent. Ils ont marqué une importante part de la littérature qui suivit. Le roman-fleuve est né de Roger Martin du Gard. Les mêmes problèmes se retrouvaient posés dans ce même style, fait pour la vérité... Puis une interruption très longue.

Voici maintenant la fin des Thibault, c'est-à-dire l'été 1914. C'est un grand honneur pour Marianne de présenter au public le premier des trois volumes qui terminent un roman où, peut-être, les générations suivantes chercheront l'image la plus juste d'un temps révolu.

E. B.



LA SÉRIE DES ÉVASIONS

- A bas les bagnes des capitaux !..
- A nous le franc national !..

Le Monde comme il va...

Après le débat.



M. VINCENT AURIOL

Si des craintes avaient pu naître à l'endroit de la solidité du ministère, quand on apprit la résistance du Sénat, elles furent rapidement dissipées. C'est un fait que les hôtes du Luxembourg ne résistent jamais très longtemps aux ardeurs de la Chambre. Et comme le disait lui-même, avec une ironie désabusée, un très vieux sénateur qui avait gaillardement suivi ce long débat :

— Vous ne voudriez tout de même pas qu'à notre âge, nous soyons si... « brillants » deux jours de suite.

Il employa d'ailleurs un vocabulaire beaucoup plus expressif.

Le pas est sauté.

La dévaluation est donc un fait accompli. Nul doute qu'elle ne fasse couler beaucoup plus d'encre que l'opération réalisée en 1926 par Poincaré.

Les questions sociales ne présentaient pas alors la même importance parlementaire qu'aujourd'hui. Les syndicats étaient moins nombreux et surtout moins puissants. M. Jouhaux n'avait pas encore l'importance qu'il a atteinte aujourd'hui.

Au surplus, le franc nouveau avait une valeur fixe : quatre sous.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même ; le franc peut osciller entre deux points

d'or... Il peut même, par rapport à Londres et New-York, tomber au-dessous de sa nouvelle valeur minima.

On l'a vu dès vendredi. La livre, qui coûtait 76 francs avant la dévaluation, était « demandée » à 105 fr. 75, ce qui donne, par rapport à notre monnaie, une hausse bien supérieure à 33 %. La devise anglaise devrait osciller entre 98 et 101 francs. On voit que la différence est sensible.

Réflexions amères.

Les moins prévenus doivent maintenant se rendre compte que le Sénat n'aime pas le gouvernement Blum. On a rarement entendu, sous le dôme du Luxembourg, des paroles aussi dures à l'égard d'un ministre des Finances que celles qui furent adressées à M. Vincent Auriol.

M. Joseph Caillaux, qui tenait une forme éblouissante, a donné une sévère leçon au « benjamin ». Ce qui fait dire à un membre de la gauche démocratique : — Retenez Caillaux ; il va le dévorer...
M. CAILLAUX

En pleine forme.

Au cours de son intervention, M. Joseph Caillaux a étonné son auditoire par sa jeunesse d'allure et sa fraîcheur d'esprit.

Allez donc trouver quelqu'un qui, comme lui, puisse traiter pendant trois quarts d'heure les questions financières les plus ardues, sans que l'intérêt se relâche un seul instant. Avec cela, un art de détenir l'attention, de reposer son public, toutes les deux minutes, par une boutade pittoresque ou par une réflexion piquante.

Dans le Journal officiel, le discours de M. Joseph Caillaux est émaillé, par les sténographes, de « rires » et « sourires ». Au hasard :

M. CAILLAUX (à M. Léon Blum). — Je crois me souvenir de certaine joute oratoire, il y a dix ans...

M. LÉON BLUM. — Moi, je l'ai oubliée...

M. CAILLAUX. — Vous avez tort : les souvenirs rajeunissent... (Rires.)

Ailleurs :

M. CAILLAUX. — En juin 1925, quand je suis monté à la tribune de la Chambre, pour la dernière fois probablement...

M. LAUDIER. — On ne sait jamais.

M. CAILLAUX. — Oui, on ne sait jamais... (Rires.)

Et encore :

M. CAILLAUX. — Voulez-vous que je vous dise, monsieur Blum ? Vous êtes un conservateur (Rires)... pour la simple raison que vous êtes un homme de valeur...

De la douceur...

M. Léon Blum peut remercier M. Camille Chautemps de son habile dévouement, de son adroite entremise... Sans le ministre d'Etat, qui peut dire combien de temps il eût fallu pour ajuster les points de vues totalement divergents des deux assemblées...

Mais M. Chautemps ne se contente pas d'être un maître conciliateur. Il a l'oreille

du Sénat : disons mieux : il est le grand favori de la Haute Assemblée, qui ne perd pas l'habitude de soutenir les hommes d'Etat dont elle pense que le pays aura un jour besoin.

Le chef radical aurait pu jouer sa partie et la gagner... Il a préféré servir son chef de file. Exemple de correction qui pourrait être médité avec fruit par beaucoup d'hommes politiques...

La paix et la trêve.

Quand l'accord fut réalisé entre les deux assemblées, on vit au Sénat M. Léon Blum et M. Joseph Caillaux échanger une chaleureuse poignée de main.

— La paix est faite, s'écria joyeusement Bctoulle, le bon maire socialiste de Limoges.

— Hum ! disons la trêve, riposta un vieux radical chauve et porteur d'un joli bouc tout blanc. A la rentrée, nous verrons ! Que le gouvernement marche droit. Nous le tenons à l'œil...

Utile précaution.

Un ministre pince-sans-rire — il en est parfois — ne parvenait pas à rompre un cercle de députés qui l'entourait aux Pas Perdus, et lui demandait mille renseignements d'inégale importance.

— Au revoir, au revoir, mes amis, il faut que je parte, disait-il.

Mais vous avez bien le temps : maintenant, l'affaire est dans le sac ! Le Sénat est d'accord. Il n'y a plus à s'en faire.

— Au contraire, dit-il en fendant la cohue. Maintenant que la dévaluation est acquise, le plus dur reste à faire.

— Et, quoi encore ?

— Éviter la pagaille !

Mécontentement.

Les sénateurs, sans doute, n'ont jamais songé sérieusement à renverser le gouvernement au cours du débat. Mais ils ont marqué le mécontentement qu'ils éprouvent devant les occupations d'usines et l'extension d'une propagande pour la

lutte des classes, qui leur apparaît singulièrement inopportune dans les circonstances actuelles.

Ces messieurs aiment le calme. Les réclamations dont ils sont accablés quand ils reviennent dans leurs départements les agacent et les excèdent. Ils ont, par le détour du débat monétaire, tenté de forcer M. Léon Blum à s'engager à fond pour le maintien de l'ordre et, au besoin, pour la répression. L'avenir nous dira s'ils ont atteint leur but.

Certains discours sénatoriaux sont particulièrement typiques. Dans le débat sur la dévaluation, on a surtout entendu parler des émeutes, des grèves, des occupations.

Il suffisait, la semaine dernière, de traverser la salle des conférences, pour entendre à chaque instant des formules de ce genre :

— On a semé la haine, le gouvernement ne fait rien... Les soviets nous menacent ; nous courons à la révolution.

Pour et contre.



LÉON BLUM

Au lieu de se perdre dans les stériles polémiques qu'a provoquées la décision inattendue du gouvernement Blum, il vaut mieux peser les avantages et les inconvénients que la dévaluation nous apporte.

Au chapitre des avantages, nous inscrirons, à coup sûr, un accroissement de l'activité, une augmentation des exportations, une meilleure situation de la trésorerie.

D'autre part, la dévaluation était fatale avant l'exposition de 1937. Les touristes étrangers n'ont plus le moyen, comme en 1926-1929, de payer notre franc quatre sous or.

Enfin, la diminution du stock d'or de la Banque de France posait un problème angoissant pour la défense nationale. Déjà, au temps de M. Laval, l'état-major avait exprimé ses craintes. Nul doute qu'il n'ait à nouveau exposé ses arguments. En cas de conflit, un pays sans or ne peut rien acheter à l'étranger. Et nous n'avons pas, comme l'Allemagne, d'essence, de caoutchouc, ni de laine synthétiques.

Contre la dévaluation, les arguments ne manquent pas non plus. Cette opération, en précipitant la ruine des possesseurs de revenus fixes, accroît la misère des petits rentiers, des petits pensionnés, et frappe durement aussi la classe ouvrière et les fonctionnaires, dont les salaires sont toujours ajustés bien après la hausse du prix de la vie. Elle risque aussi de tuer complètement un esprit d'épargne déjà bien affaibli.

Les fonctionnaires, notamment, n'ont pas oublié la triste condition dans laquelle ils furent maintenus si longtemps après la dévaluation de 1926. Il est seulement probable que, cette fois, ils seront moins patients. Mais les ajustements ne préviendront pas contre la hausse. Ce qu'il faut, avant tout, c'est, sinon empêcher, ce qui est impossible, du moins limiter celle-ci.

Liberté de réunion.

Nous n'avons jamais ici beaucoup aimé M. le colonel de La Rocque. Nous regrettons d'autant plus que le gouvernement transforme peu à peu en champion de la liberté un homme qui paraissait disposé à en opérer la confiscation. Le P. S. F. est un parti comme les autres. Il jouit, comme les autres, du droit de réunion. Interdire la réunion du P. S. F. et autoriser dans le même temps celle du parti communiste, c'est en vérité faire le jeu du premier contre le second dans un pays passionné de justice.

La décision gouvernementale fut, à notre sens, mauvaise. Du moins l'exécution d'elle l'est. La réunion interdite n'a pas eu lieu. La réunion autorisée a eu lieu. Force est donc restée à l'Etat — même injuste. Nous nous en réjouissons, avec toutefois l'espoir que cette sorte d'injustice ne se renouvelle pas.

Dévaluez, mais gouvernez !

par Emmanuel Berl

Pour les choses, contre les signes

C'EST la misère du monde moderne que, divisant à l'excès les travaux, il égare les hommes dans un labyrinthe ensanglanté où l'absorption croissante des mois leur masque de plus en plus le réel. Les enfants viennent de rentrer en classe : on va prétendre qu'on leur enseigne le français quoiqu'on les laisse incapables de distinguer l'orme du charme ou le serpolet du thym.

Pendant ce temps, leurs pères continueront à discuter sur le franc, et à ne pas considérer le sol, la vérité de la France.

La dévaluation est faite — ou plus exactement subie. Mes lecteurs savent que je ne la souhaitais pas. Elle va perpétuer un certain nombre d'injustices, dont la première est que le gouvernement, qui prétend lutter contre la hausse des matières, accepte et même accentue la hausse des valeurs en Bourse. Il est entendu que les marchands de Royal Dutch doivent gagner davantage, mais non les marchands de navets. Pour ma part, n'ayant pas été vendeur d'or ni de francs, et faisant passer les nécessités de la vie avant les postulations de la justice, je pense que, dans une époque aussi tragique, une manipulation monétaire est un événement de deuxième importance. Depuis 1920, je m'étonne que les Français, menacés par tant de périls véritables, crispent tant de passion autour du signe qu'est le franc.

Pourquoi on dévalue

DEVALUER, c'est diminuer la quantité d'or que chaque billet de cent francs représente. C'est donc faire baisser brusquement les prix vrais de toutes les marchandises.

Ce spécifique devient nécessaire quand, à l'intérieur de la nation, les prix sont devenus trop chers par rapport au marché mondial.

Les draps, les tailleurs anglais faisaient prime sur les nôtres, bien avant 1914. Il était donc anormal qu'un complet veston coûtât en 1936 moins cher à Londres qu'à Paris. En faisant passer la livre de 75 francs à 105, on rétablit l'équilibre rompu et on donne par là même une chance neuve aux échanges. Mais ce qui importe, ce n'est pas la hausse de la livre sur laquelle une poignée de spéculateurs s'enrichissent, c'est de savoir pourquoi la France produit des marchandises à moins bon compte que les autres pays.

La France obérée

ELLE a souffert davantage de la guerre. Elle en a, plus que tout autre, supporté le poids. Après avoir, pendant la guerre, montré un si magnifique héroïsme, elle a depuis la guerre montré, en ce qui concerne l'argent, une déconcentration veulerie. Elle n'a jamais voulu admettre que l'appauvrissement général de la nation signifiait pour chacun une diminution réelle des commodités.

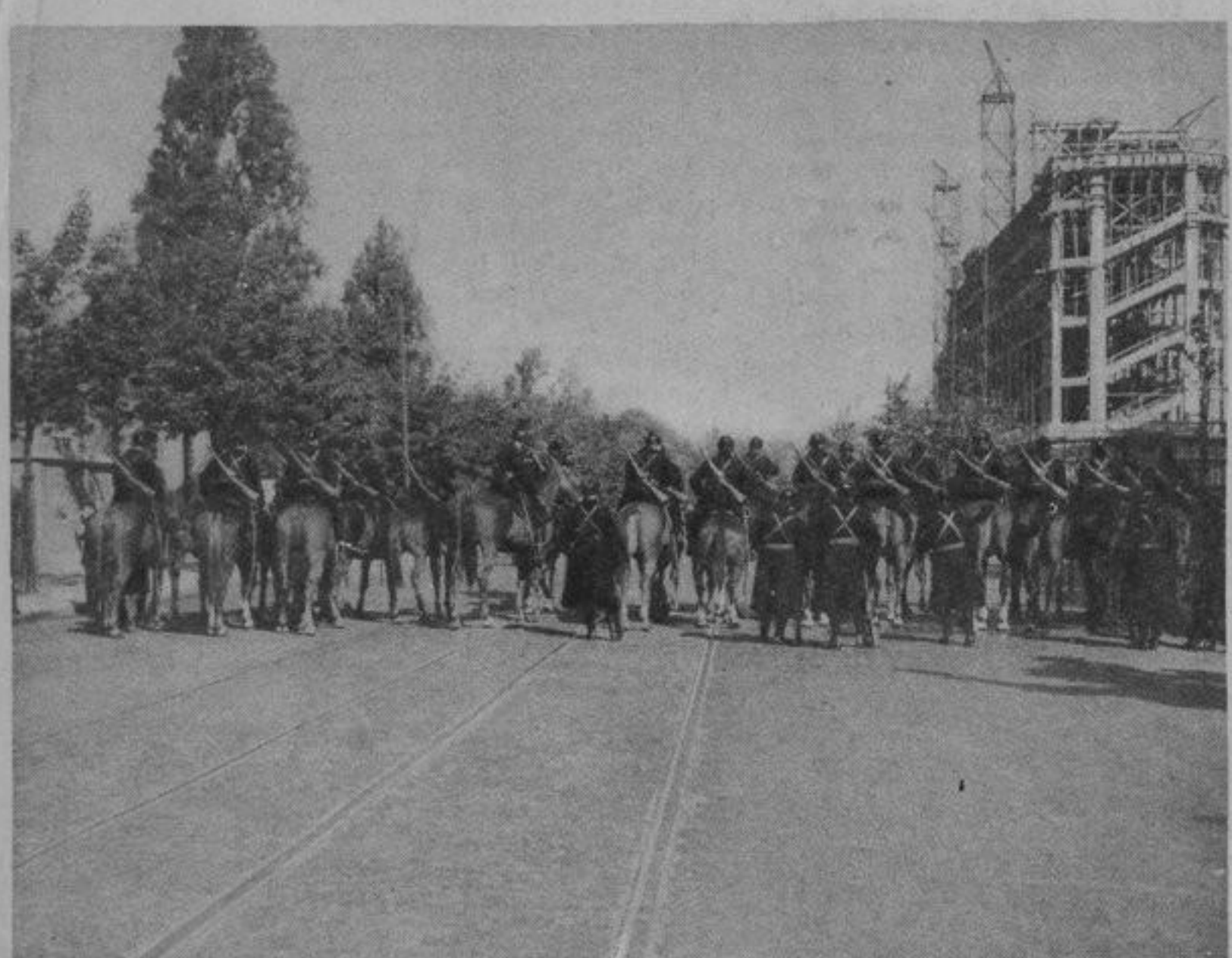
On a commencé par dire : l'Allemagne paiera ; et on a voulu que les ravages du territoire français fussent une cause d'enrichissement pour les sinistres, pour les spéculateurs même qui achetaient et revendaient plus cher qu'ils ne les avaient achetés les créances de réparations. On a continué en disant que la prospérité reviendrait toute seule, pourvu qu'on entonne avec une suffisante ferveur les hymnes qui la suscitent.

Il a été convenu que les anciens combattants, par une retraite, les ouvriers par la diminution du temps de travail, les Alsaciens et les Lorrains par la revalorisation du mark, les fonctionnaires par une hausse de leurs traitements, les agriculteurs par une hausse des denrées agricoles, devaient se partager les bénéfices d'une victoire dont, par ailleurs, notre diplomatie abandonnait, les uns après les autres, tous les fruits.

On a donc fait à la France un budget trop lourd pour elle, on a creusé des déficits de plus en plus profonds que la fiscalité n'a point comblés. D'où une première dévaluation faite par Poincaré. M. Caillaux a rappelé que, dès 1926, cette dévaluation était insuffisante, l'opinion publique ayant poussé Poincaré à stabiliser le franc plus haut qu'il ne le pouvait parce qu'en 1926, comme aujourd'hui, les Français voulaient à toute force se considérer comme plus riches qu'ils n'étaient vraiment.

Emmanuel Berl.

(LIRE LA SUITE EN PAGE 2.)



PARE-CHOCS

Un service d'ordre important se dressait dimanche, autour du Parc des Princes, entre manifestants et contre-manifestants.

La Semaine Théâtrale

Geneviève

Le Mot de Cambronne

de M. Sacha Guitry, au Théâtre de la Madeleine

Donc vous aimez Sacha ? — Aimer est un mot vague. Disons que je l'admire. C'est un fait que, s'il paraît sur la scène ou sur l'écran, je ne m'ennuie jamais.

— Quelle que soit la pièce ? — Cela vous surprend ? J'essaierai d'analyser mon sentiment. D'abord, Sacha est une « présence ». Nous savons tous qu'il y a des êtres avec lesquels il est plaisant de vivre. Pour moi, voir une pièce de Sacha Guitry, c'est, avant tout, passer une soirée avec un de ces êtres. J'aime son ironie, son aisance, sa voix de violoncelle, et même l'imperceptible complaisance avec laquelle, parfois, il joue des notes basses de cette voix. J'ai écouté son *Roman d'un Tricheur* avec plaisir, non point tant pour les faits contés que pour la perfection avec laquelle était lu ce récit. Voilà mon premier point.

— Le second ? — Le second, c'est que Sacha est un grand acteur et que, vertu infiniment rare et précieuse, il dit juste, avec infailissable sûreté. Le mauvais acteur gâte les plus beaux textes par le manque de naturel. Il cherche à « mettre le ton », écrase les mots d'accent inutile, multiplie les coups de cymbales, les trémolos, et les finesses. « Défendez-vous de souligner des mots », dit Valéry dans son traité de la diction des vers. Quand Sacha joue, le mouvement des phrases est si parfaitement lié aux mouvements du corps que le texte semble inventé au moment même où il est prononcé. Les vers prennent, en passant par sa bouche, souplesse et spontanéité. Il a lu l'autre soir, à ravir, une dédicace à Edmond Rostand. Et puis, comme tous les grands comédiens-auteurs, comme Shakespeare, comme Molière, il a su grouper autour de lui une troupe d'acteurs excellents. Pauline Carton et Marguerite Moreno récient, elles aussi, délicieusement les vers légers et libres (mi-La Fontaine, mi-Franc-Noël) du *Mot de Cambronne*. Gaston Dubosc, autre ami fidèle de la maison, demeure un parfait comédien et Jacqueline Delubac qui, au temps de ses débuts, avait quelque peine à se délier, atteint maintenant à son tour à la charmante aisance « guitryenne ». Elle a joué, dans *Geneviève*, une scène d'interrogatoire avec beaucoup d'émotion et de simplicité. Qu'elle est folle, avec son petit visage triangulaire, sous la frange à la Toulouse-Lautrec...

— Ne permettons pas à la beauté de Mlle Delubac de nous écarter de notre propos. Vous m'avez donné deux raisons pour admirer Sacha Guitry. En est-il une troisième ?

— troisième, c'est qu'un grand acteur, s'il est auteur dramatique, fait le plus achevé des hommes de théâtre, comme l'ont montré d'illustres exemples. Le théâtre, art fort différent de celui du romancier, vaut par le mouvement, par la surprise, par l'émotion suspendue, par l'idée suggérée, mais non exprimée, que deviennent en même temps tous les spectateurs. Or, Sacha est le plus fertile inventeur de surprises. Voilà cent pièces qu'il nous donne et la veine en demeure aussi riche. Voyez comme, en ce *Roman d'un Tricheur*, il a sans effort renouvelé toute la technique du récit filmé. Dans *Geneviève*, il y a une scène qui est un parfait exemple de la trouvaille de théâtre. Edmée Favart est venue demander à Sacha Guitry, avocat général sévère et particulièrement répressif, l'acquiescement d'une meurtrière de vingt ans, fille qu'ils eurent ensemble jadis et qui ne fut point reconnue. En ce conflit classique du magistrat et du père, le magistrat ne veut rien promettre, le père n'ose rien refuser. Comment exprimer la promesse, sans que les mots dangereux soient prononcés ? « Partez », dit Guitry. « Oui, répond Edmée Favart, je vais partir, mais serrez-moi la main... très fort... pour que je sache. » Sa main est dans celle du magistrat... Une seconde plus tard, elle murmure (et Edmée Favart l'a fait avec beaucoup d'art) : « Merci... » Rien n'a été dit : tout a été suggéré... Si vous êtes curieux de technique théâtrale, analysez aussi, dans le *Roman d'un Tricheur*, tout l'épisode de la montre.

— A vous entendre, le métier serait l'essentiel ? — Point du tout. Le métier ne serait rien sans le style. — Sacha Guitry a-t-il un style ? — Cela est évident. Il a ce bonheur

Avis important

C'est au « studio de l'Etoile » que passe le grand film viennois *Gosses de Vienne*, merveilleusement interprété par les célèbres « petits chanteurs de Vienne », l'une des mandécanteries les plus célèbres du monde entier et que l'on avait déjà pu apprécier dans *Symphonie trachée*. C'est un film sensible plein de douceur et de charme et en même temps d'une haute tenue dramatique et artistique.

PANTHEON

15, rue Victor-Hugo

LES Amies

UN GRAND FILM SOVIETIQUE

et un document saisissant de S. Eisenstein

KERMESSE FUNEBRE

d'expression, cette aisance libre, cette sobriété qui sont la définition même du style. Les maximes générales sont chez lui bien venues. Il y a en Sacha Guitry du moraliste, comme il y a du fabuliste. En quoi il est dans le courant de la grande tradition française. Naturellement, quand un auteur écrit cent pièces, elles sont de valeur inégale. Mais, moi, je préfère la générosité de tels artistes hardis à de trop timides rigueurs. Produisons ! La postérité reconnaîtra les siens. Ainsi vécut Balzac et Molière.

— La postérité reconnaîtra-t-elle *Geneviève* ?

— Je ne le crois pas, mais qui sait ? En tout cas, elle s'amusera du *Mot de Cambronne*.

— Peut-être pourriez-vous nous dire un peu plus clairement ce que sont ces deux pièces ?

Pardonnez-moi. *Geneviève* est un mélodrame. Un jeune avocat, passant un mois au Maroc, y a une courte liaison avec une fille qu'il a trouvée, vierge, dans une boîte de nuit de Casablanca. Quand il la quitte, elle est enceinte, mais ne le lui dit pas... Vingt ans plus tard, le jeune homme est devenu un avocat général ; la mère est mariée ; la fille a tué un amant. Au moment de réquérir, l'avocat général apprend que celle qui va être condamnée est sa fille. Comment la faire acquiescer ? En abandonnant l'accusation ? Cela serait suspect. Il servira l'accusée, au contraire, en la chargeant par un réquisitoire d'une absurde violence qui jettera le jury vers la défense. Ayant sauvé sa fille, il voudrait la connaître, mais elle, qui n'a pas compris la manœuvre, est partie le haïssant... Quant au *Mot de Cambronne*, c'est une comédie en un acte et en vers sur ce curieux thème, donné jadis par Rostand à Guitry : le général Cambronne, après Waterloo, avait épousé une Anglaise... Vous imaginez les variations possibles ; je vous ai déjà dit que Sacha Guitry, Pauline Carton et Moreno les disent à merveille. Le mot, l'illustre mot, que Cambronne renia, que Voltaire condamna et que le père Ubu transforma, n'y est prononcé qu'une seule fois, par une jolie servante martiniquaise qui est Mlle Delubac. Ainsi s'achève la centième comédie de notre auteur.

— Et faut-il la voir ? — Ne vous ai-je pas dit qu'à mes yeux, celui qui, pouvant passer un soir avec Sacha Guitry, se prive de ce plaisir, est un ennemi de soi-même ?

— Donc vous aimez Sacha... — Il n'en faut point douter.

André Maurois.



Marguerite Moreno obtient un succès tout particulier dans *Le Mot de Cambronne*, de Sacha Guitry. La voici dans une scène de cette pièce (photo du bas au centre) entourée de quelques portraits faits à différentes époques de sa carrière.



Joséphine Baker fait une rentrée sensationnelle dans *La Revue des Folies-Bergère*.

Films nouveaux

L'Empereur de Californie.

C'est l'histoire d'un pionnier américain, Suter, qui fonda San Francisco, défricha la Californie, s'en fit octroyer officiellement l'exploitation et fut finalement dépossédé par les bandits qui infestèrent la côte du Pacifique à la fin du siècle dernier. Blaise Cendrars, déjà, avait conté cette histoire dans l'Or. Il est curieux que les Allemands aient repris à leur compte et refait, après tant de metteurs en scène d'Hollywood, une page d'histoire américaine. Tout naturellement, la comparaison s'impose : un film américain eût été plus truculent, plus vif, plus mouvementé. Celui-ci ne se départ jamais d'une certaine gravité qui le rendrait d'un académisme noble, voire un peu hautain, qui sacrifie soudain le rythme à la beauté picturale du décor : L'Empereur de Californie, ou le triomphe du photographe... L'ensemble n'en demeure pas moins impressionnant. Luis Trenker, l'acteur principal, est remarquable.

Rigolboche. — Il s'agissait de trouver un scénario qui conviendrait à Mistinguett. Je renonce à vous raconter par le menu l'histoire de la chanteuse de beuglant qui fuit Dakar à la suite d'un accident obscur, se réfugie à Paris, y retrouve un fils dont elle ne se fait pas reconnaître, se fait engager dans un cabaret de nuit doublé d'un tripot, où elle entraîne un aristocrate sur le retour, et je renonce aussi à vous raconter une histoire de chèques sans provisions, signés par un ami à elle et dérobés dans des conditions qui demeurent entièrement mystérieuses, même une fois le film terminé. Rigolboche sort à son avantage de toute

une série menaçante d'erreurs judiciaires et refuse enfin d'épouser le vicieux gentilhomme auquel elle a tourné la tête. Rien de cela ne tient debout, vous nous en doutez, encore que les scènes du tripot, avec Jules Berry et André Berley, donnent l'impression de la vérité. Photographiée sous des angles choisis, Mistinguett se donne, avec une sympathie ardue, à sa création : il passe, dans son regard et dans son sourire, un charme que ses spectateurs de music-hall n'ont pas toujours eu l'occasion d'apprécier de près.

Les Grands.

D'après une pièce de MM. Pierre Veber et Serge Besset. L'action a pour cadre un pensionnat de garçons. Un candidat normien s'empare de la femme du principal et la relance jusque dans sa demeure le soir même où un chèque disparaît du bureau du mari. Bien entendu, les soupçons se portent sur le jeune amoureux, qui endosse courageusement le vol pour ne pas compromettre la dame de ses pensées. Celle-ci hésite, se range, et se décide enfin à dire les choses à son mari, qui s'apprête à lui poser une confession publique lorsque le vrai coupable, un voyou avéré, fait tout rentrer dans l'ordre en se dénonçant. C'est du théâtre et non du meilleur. La convention y règne d'un bout à l'autre et ce n'est pas l'unité de lieu, fidèlement respectée par le metteur en scène, qui risque de faire courir ici un air cinématographique. Les acteurs, Gaby Morlay et Charles Vanel, en tête, jouent avec une conviction que le critique regrette, mais qu'il ne saurait, décemment, leur reprocher.

Pierre Ogouz.



La Semaine à l'Ecran

Début de Saison

LE DÉBUT de saison fut extrêmement favorable à la production française. Il y eut tout d'abord l'admirable *Roman d'un Tricheur*, de Sacha Guitry. On avait reproché au génial auteur de *Nono*, de *Mon père avait raison* et de *Jean de la Fontaine* de se servir au cinéma d'une arme qui lui avait valu exactement cent succès : le dialogue. On voulait lui faire entendre que ce n'était pas de jeu ; que si lui, Sacha Guitry, se servait du dialogue, il n'y avait plus de possibilités pour les petits camarades d'écrire deux répliques et que c'était aussi déloyal que de se servir d'un canon à longue portée contre un garçon armé d'un pistolet. A cela, Sacha Guitry répondit de la façon la plus spirituelle et la plus ingénieuse. Il fit un documentaire sur la vie d'un tricheur. Un documentaire dont il fut le speaker éblouissant de verve. On lui reprochait de ne pas savoir ce qu'était le cinéma : il fit du cinéma pur. Et cette gageure nous valut un chef-d'œuvre. Je ne pense pas que le *Roman d'un Tricheur* soit un exemple à proposer aux cinéastes de demain. Je pense que personne — peut-être même pas Sacha Guitry — ne pourrait refaire ce tour de force extraordinaire. Tel qu'il est, ce film est admirable. Et le succès foudroyant qu'il a eu chaque soir prouve qu'on peut être encore prophète en son pays — quand on émet des prophéties aussi spirituelles et aussi rassurantes.

Avec des qualités bien différentes et surtout infiniment moins originales, *Jenny*, de Marcel Carné, nous révéla un véritable tempérament de metteur en scène. M. Marcel Carné, qui fut longtemps l'assistant de Feyder, pourrait bien égaler son maître rapidement. Il sait l'art d'utiliser les comédiens. M. Albert Préjean et Mlle Lisette Lanvin qui ne furent jamais qu'agréables et charmants sont cette fois tout à fait remarquables. Mme Françoise Rosay n'est pas moins bonne que dans le *Grand Jeu*. M. Barrault confirme les éclatantes qualités qu'il avait montrées dans *Sous les yeux d'Occident*. Quant à M. Charles Vanel, qui est toujours excellent, il est admirable dans un rôle navrant.

M. Carné a encore les sympathiques défauts des très jeunes metteurs en scène. Il adore « faire cinéma » et ne renonce pas à deux ou trois morceaux de bravoure cinématographiques, vestiges périmés de l'ancien « septième art d'avant-garde ». Mais il sait voir. Certains coins de banlieue, certains bouts de quoi, certains paysages lugubres sont aussi beaux que des Vlamink. Il ne croit pas à l'importance de l'histoire, car le scénario de *Jenny* est banal et, en outre, d'assez mauvais goût. (Fayard publiait, avant la guerre, dans sa collection à trente-cinq centimes, des œuvres de cette qualité.) Mais M. Carné sait l'importance du dialogue. Il a confié le sien à M. Jacques Prévert, qui est un poète de grand talent, un fort habile homme et qui écrit la langue simple, directe, saisissante nécessaire au cinéma. Quelques-unes des répliques de M. Jacques Prévert dans *Jenny* sont d'authentiques chefs-d'œuvre, mi-poétiques, mi-comiques, de tout premier ordre. *Jenny* en nous révélant le grand talent de M. Carné et en confirmant celui de M. Prévert — suivant la forte expression de rigueur — bien mérité du cinéma français.

Avec la *Belle Equipe*, MM. Spaak et Julien Duvivier ont été moins heureux qu'à l'ordinaire. C'est que le cinéma est

un art d'un réalisme impitoyable, surtout quand on s'attaque à une arme populaire. Or, la *Belle Equipe* est un film qui a contre lui d'être conçu dans l'arbitraire. Cette belle équipe de vaillants copains, nous savons dès le début du film qu'elle va se désagréger. Nous prévoyons l'accident, le crime, la mauvaise femme. Et MM. Spaak et Duvivier n'ont pas réussi à suivre la belle règle de Tristan Bernard : « Surprendre le spectateur avec ce qu'il attend. » Les fautes de goût qui font tache dans *Jenny* servent auteur et metteur en scène car elles donnent à leur ouvrage quelque chose de l'imperfection humaine. Le développement rigoureux et sans faute apparente de la *Belle Equipe* travaille sans cesse contre le film. Le merveilleux travail matériel de Julien Duvivier, extraordinairement maître de son appareil et de ses comédiens, ne suffit pas ensuite à le sauver de la monotonie. Ajoutons à cela que la *Belle Equipe* est un film à peu près incompréhensible à un habitant des Côtes-du-Nord ou du Niernais. Entièrement parlé en argot, il nécessite l'emploi constant du très utile dictionnaire que vient d'éditer l'usage des amateurs l'incomparable Pierre Devaux dit Pierrot-les-grandes-feuilles.

Jean Gabin et Vanel sont merveilleux et Mlle Viviane Romance est une vamp d'un style très nouveau et d'un charme auquel on ne résiste pas.

Les Américains nous offrent deux vies romancées : celle de Louis Pasteur et celle de Florent Ziegfeld. La calme et en tous points admirable vie du savant français est devenue un tumultueux mélodrame ; mais Paul Muni a incarné avec tant de respect la grande figure qu'il représentait que le film garde de la noblesse et est toujours intéressant.

Une heure et quart leur a suffi pour expédier l'existence d'une des plus grandes figures de l'humanité, il ne leur en faut pas moins de trois pour celle de Ziegfeld, que certains n'hésitent pas à proclamer « l'inventeur de la beauté féminine » comme si les femmes n'étaient belles que depuis 1906, époque à laquelle Ziegfeld s'avisa de cette particularité.

Le *grand Ziegfeld* est trop long d'une bonne heure, mais c'est un très beau film néanmoins et ne pêche que par excès de luxe, de beauté, d'histoires et de pellicule.

Le film américain qu'il faut voir, et sans tarder, c'est *My man Godfrey*, une ébouriffante, époustouflante, pharmaneuve loufoquerie, géniale par instants.

Marcel Achard.



Odette Joyeuse et René Dary dans *Hélène*, film de Jean Benoit-Lévy, d'après le roman de Vicki Baum.

Règlement du concours de Pastiches

Un accident matériel a malheureusement empêché que le pastiche que devait faire M. Henry Bernstein pût nous arriver à temps pour être publié dans notre série comme nous l'avions annoncé.

Le concours est donc terminé et la liste des auteurs se compose définitivement, dans l'ordre alphabétique, des noms suivants : Marcel Achard, Tristan Bernard, Pierre Bost, Edouard Bourdet, Francis de Croisset, André Maurois, Paul Morand et Rip.

Il appartient maintenant à nos lecteurs de deviner quel est l'auteur de chaque pastiche. Ils n'auront qu'à nous renvoyer le tableau ci-dessous après l'avoir rempli en inscrivant le nom de l'auteur présumé en regard de chacun des titres que nous donnons dans l'ordre de leur publication.

QUESTION SUBSIDIAIRE

Les concurrents devront par ailleurs répondre à la question subsidiaire suivante qui a pour but de départager les ex-æquo :

Combien de réponses exactes nous parviendront-elles ?

ENVOI

Chaque réponse devra porter le nom et l'adresse du concurrent. Les réponses devront être adressées sous enveloppe à la Rédaction de « Marianne », 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7^e. L'enveloppe devra porter la mention : Concours de Pastiches.

LISTE DES PRIX

Le Concours est doté d'un premier prix consistant en un appareil de T. S. F., d'une valeur de 3.000 francs ; d'un second prix consistant en un appareil de T. S. F. d'une valeur de 1.500 francs ; De 250 autres prix, consistant en appareils photographiques, chronomètres, flacons de parfums, Eversharp, réveils, pendulettes, etc...

CLOTURE DU CONCOURS

Le Concours sera clos à la date du 1^{er} novembre prochain. Les réponses devront donc nous être parvenues avant cette date.

Le pastiche de Phèdre a été composé par	
— Hernani —	
— L'Aiglon —	
— Le Cid —	
— Ubu-Roi —	
— Hamlet —	
— Andromaque —	
— Roméo et Juliette —	
Le nombre de réponses exactes au Concours de Pastiches sera de	
Nom	
Adresse	